

FRANÇAIS A

Le poète Charles Baudelaire écrit dans *Mon cœur mis à nu*, publié de façon posthume en 1887 : « Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même. Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes. »

Dans quelle mesure la lecture des œuvres au programme vous permet-elle de souscrire à cette affirmation ?

Analyse de la citation et problématisation

► 1^{ère} lecture globale et rapide :

Citation courte, sous forme d'aphorisme, sur le lien entre progrès moral et individualisme. (= **le thème**)

→ Baudelaire rejette la possibilité d'un progrès moral qui aurait lieu de façon collective. Pour lui, il ne peut être qu'individuel. Et seul l'individu peut progresser moralement. (= **la thèse**)

► 2^{ème} lecture plus approfondie :

La citation s'articule en deux temps :

✓ 1^{ère} partie : « *Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même.* »
→ il faut définir le « *vrai progrès, c'est-à-dire moral* » : il peut se comprendre ici comme une élévation de l'esprit, voire une libération, un cheminement vers « l'idéal ».

→ l'individu serait seul à pouvoir ainsi s'élever (cf. répétition + insistance avec le pronom « lui-même ») :

- pour le poète, l'élévation ne peut concerner que l'individu, la personne prise isolément, ce qui exclut « un progrès moral » collectif (« *dans l'individu* »)
- et seul l'individu peut réaliser ce progrès, par lui-même exclusivement, ce qui exclut le rôle de la communauté dans l'émancipation de l'individu (« *par l'individu lui-même* »).

→ Donc affirmation individualiste et élitiste très ferme et radicale (tournure impersonnelle + présent de vérité générale + négation restrictive « ne... que... » qui exclut tout autre point de vue).

NB : la radicalité de l'affirmation doit bien sûr vous inviter à nuancer le point de vue exclusif de Baudelaire.

✓ 2^{ème} partie : « *Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes.* »
→ deuxième phrase qui s'ouvre par une conjonction (« *mais* ») marquant l'opposition.
→ le poète oppose « *le monde* » à l'individu, seul siège possible du « *progrès moral* » : « *le monde* » peut désigner ici la multitude vulgaire, la majorité qui ne peut pas – et peut-être qui ne veut pas – s'élever moralement. Cf. emploi péjoratif des noms « gens » puis « bandes ».

→ Baudelaire donne la cause de cette bassesse des « gens » : le conformisme, la moutonnerie commune, à savoir l'incapacité à oser penser par soi-même, de façon singulière.

→ Il affiche clairement ici un mépris pour tout ce qui est collectif : le « commun » (au sens de ce qui relève de la communauté) est pour lui à rejeter car vulgaire (« commun » au sens de « bas », « banal », sans originalité ni qualité).

➔ Le sujet peut donc conduire à se poser un certain nombre de questions, auxquelles la dissertation doit chercher à répondre :

- L'individu doit-il se couper des autres pour progresser d'un point de vue moral ?
- S'inscrire dans une communauté, est-ce nécessairement se condamner à la médiocrité morale ?
- N'y a-t-il pas d'élévation collective possible ?

Introduction

Dans son poème « L'Albatros », l'auteur des *Fleurs du mal* identifie la poète à l'oiseau majestueux, le « prince des nuées », que la communauté des hommes – à l'image des marins violents et vulgaires – ne peut qu'avilir et ridiculiser. Ce n'est donc qu'en dehors de la foule qu'il peut révéler sa splendeur. Nous retrouvons cette nécessité de se couper des autres pour rejoindre « l'idéal » dans *Mon cœur mis à nu*. Baudelaire y écrit qu'« il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même. / Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes. » Tout d'abord, il affirme de façon radicale, sans alternative possible, que toute élévation morale, c'est-à-dire tout « progrès » de l'esprit, ne peut être qu'individuelle, dans l'oubli ou le rejet délibéré des autres. En effet, en contrepoint, il dresse ensuite un portrait très critique du « monde », de la multitude constituée de « gens » au sens péjoratif du terme, incapables de la moindre liberté et que leur moutonnerie réduit à l'état de « bandes », caractérisation qui suggère une bestialité grégaire, moralement et intellectuellement stérile. Le poète révèle donc une conception très individualiste du progrès de l'esprit. Seul l'individu, grâce à sa volonté propre, peut s'élever au-dessus d'une humanité perçue comme basement conformiste et vulgaire. Il semble qu'il n'y a pour lui rien à espérer de la multitude. À la lumière des tragédies *Les Sept contre Thèbes* et *Les Suppliantes* d'Eschyle, de la préface et des cinq derniers chapitres du *Traité théologico-politique* de Spinoza et du roman *Le Temps de l'innocence* de Wharton, nous nous demanderons si l'individu doit se couper des autres pour progresser d'un point de vue moral. En effet, s'inscrire dans une communauté, est-ce nécessairement se condamner à la médiocrité morale ? N'y a-t-il pas d'élévation collective possible ? Ainsi, dans un premier temps, nous examinerons si le progrès moral peut se faire « dans [...] et par l'individu lui-même ». Puis nous nous demanderons si fonder ce progrès sur l'individu est véritablement souhaitable. Enfin, nous discuterons la contradiction entre l'individu et « le monde » qui fonde ici la pensée de Baudelaire.

I. Le progrès moral dans et par l'individu

1. Le besoin d'individuation

L'individu, comme l'affirme Baudelaire, doit se détacher de la multitude, de la masse informe des « gens », pour affirmer sa singularité et être pleinement lui-même. C'est par cette rupture que le progrès moral sera possible.

- **Spinoza** : C'est dans la nature même de l'homme de penser par lui-même, sans se conformer aux idées du plus grand nombre, même dans un État tyrannique qui cherche à brider la liberté de pensée et les idées nouvelles ou divergentes. Cf. « [I] ne peut se faire que l'âme d'un homme appartienne entièrement à un autre ; personne en effet ne peut transférer à un autre, ni être contraint d'abandonner son droit naturel ou sa faculté de faire de sa raison un libre usage et de juger de toutes choses. » (Chap. XX, p. 189)

- **Wharton** : Ellen incarne de façon exemplaire, dès le début du roman, l'individu qui s'est ainsi coupé en partie du reste de la communauté pour vivre sa vie à sa façon. Cf. dès le début du roman, son entrée choquante dans « le monde », dans « sa toilette originale » (p. 27), lors du concert à la vieille Académie de Musique, marque cette affirmation de soi en dehors des normes sociales.

- **Eschyle** : Étéocle dans *Les Sept contre Thèbes* est un personnage hors du commun. Il peut lui aussi incarner celui qui se détache de la masse anonyme des soldats, qui affirme sa singularité à l'instar des autres héros de la pièce : c'est ce que symbolise notamment les duels entre guerriers thébains et argiens. Cf. aussi Antigone, dans la dernière scène, qui s'oppose avec la moitié du chœur à l'ordre des « commissaires du peuple cadméen » : « Je saurai affronter un péril pour enterrer un frère, sans rougir d'être ainsi indocile et rebelle à ma ville. » (p. 175)

2. Le progrès moral de l'individu émancipé

Cette rupture semble bien favoriser une élévation morale de celui qui l'entreprend, lui permettre de conquérir par lui-même une liberté qui s'avère un « vrai progrès » pour lui-même.

- **Spinoza** : Le philosophe fait en ce sens l'éloge de ces hommes libres du fait de leur culture et de leur esprit critique, « les amis des arts et de la vertu [...], les hommes d'âme fière » (Chap. XX, p. 201), capables

de rompre avec leur communauté pour mieux s'émanciper moralement par l'exercice de la raison, comme il le fit lui-même, ainsi qu'en témoignent son « herem » et la condamnation de ses ouvrages par les autorités juives d'Amsterdam. Pour Spinoza, c'est bien par la liberté de philosopher et de communiquer ses idées qu'il peut y avoir progrès moral de l'individu. Cf. « [L]a liberté n'est qu'à celui qui de son entier consentement vit sous la seule conduite de la raison. » (Chap. XVI, p. 78)

- **Wharton** : Ellen Olenska a conquis des libertés (de pensée, de parole, d'attitude) et cette liberté l'élève aux yeux des hommes, comme aux siens (\neq May, très conformiste, semble bien plus terne, notamment aux yeux d'Archer). C'est cette singularité, l'affirmation libre de son individualité, qui la rend particulièrement séduisante car elle semble supérieure et plus vivante.

- **Eschyle** : L'exemplarité morale du héros, tout particulièrement du chef, respecté et loué par son peuple car il a su s'élever au-dessus du commun en affirmant sa responsabilité de guide de la cité, révèle aussi cet accomplissement moral de l'individu exceptionnel. Cf. après sa mort, les honneurs rendus à Étéocle par de « pieuses funérailles » (p. 175).

3. Le conformisme sclérosant de la multitude

Cette émancipation « dans [...] et par l'individu » est d'autant plus légitime que, souvent, comme l'affirme Baudelaire, la communauté se caractérise par sa moutonnerie, par son conformisme sclérosant qui peut l'apparenter à une « bande » stupide, incapable d'une pensée véritable. C'est pour cela que l'individu doit s'en affranchir.

- **Spinoza** : Dans la Préface par exemple, il dénonce cette bassesse possible de la foule asservie par la superstition et sous la coupe des prêtres qui nourrissent le conformisme et la crédulité. Cf. il en appelle ainsi à libérer le peuple « [d]es délires de l'imagination, [d]es songes et [d]es puériles inepties qui leur semblent être des réponses divines » (Préface, p. 43) car les hommes « ont très naturellement l'âme encline à la plus extrême crédulité » (Préface, p. 41). Il dénonce plus encore la violence barbare que peut avoir la foule rendue furieuse par le fanatisme et l'intolérance, comme en témoignera le lynchage des frères De Witt, deux après la parution du *TTP*

- **Wharton** : Société aux normes sociales extrêmement sévères, voire archaïques, où chacun, sous le regard permanent des autres, semble abdiquer tout esprit critique pour ne se comporter que de façon mimétique. Cf. vie d'Archer fondée sur « des conventions [...] telles que le devoir de se servir de deux brosses à dos d'argent, chiffrées d'email bleu, pour faire sa raie et de ne jamais paraître dans le monde sans une fleur à sa boutonnière, de préférence un gardénia » (p. 23) + « Ce "qui se fait" ou "ne se fait pas" jouait un rôle aussi important dans la vie de Newland Archer que les terreurs superstitieuses dans les destinées de ses aïeux. » (p. 22)

- **Eschyle** : Plus encore, dans le monde grec, nécessité pour l'individu de se plier à la communauté et à ses normes (religieuses, sociales) car la cité grecque antique n'est en rien une société individualiste. L'individu, s'il existe, est nécessairement au service du groupe et ne trouve son identité que par le groupe (la famille ou la cité), d'où une forme de conformisme, ou plutôt de soumission aux règles et aux mœurs. Cf. anonymat de la masse des Danaïdes ou des Thébaines, qui semblent interchangeable → grande importance en ce sens du chœur comme personnage collectif dans le théâtre archaïque d'Eschyle

Transition : Les œuvres du programme confirment donc bien que l'individu doit être le siège de la pensée libre et du progrès moral, comme le pense l'auteur des *Fleurs du mal*. L'individualisme a de toute évidence ses vertus. Mais faire reposer ces progrès sur les seules épaules de l'individu, c'est peut-être oublier les vertus émancipatrices que la communauté peut aussi avoir.

II. Limites du « progrès » seulement individuel

1. La solitude de l'individu coupé de sa communauté

Rompre avec sa communauté peut être douloureux et conduire à une forme de solitude difficile à vivre. Cette recherche du progrès « dans l'individu et par l'individu » peut se payer au prix fort. Ce n'est donc pas

toujours facile – voire possible – de s'affirmer en tant qu'individu en dehors du « monde », de la communauté des « gens ».

- Eschyle : Tristesse de ceux qui sont coupés de leur communauté. Cf. plainte des Danaïdes, Égyptiennes exilées en terre étrangère : « Daigne Zeus Suppliant jeter un regard favorable sur cette troupe vagabonde [...]. Loin du sol de Zeus, [...] nous errons en bannies [...]. » (Le Coryphée, p. 51)

- Spinoza : Spinoza en fit l'expérience lors de son exil d'Amsterdam, coupé de ses proches dans la petite ville de Rijnsburg, privé de ressources commerciales, et donc obligé de tailler des lentilles optiques pour survivre. → la violence de son « herem », qui le maudit et interdit tout contact avec lui, avait bien pour but de le couper de tous et de le punir de sa liberté de pensée par un isolement terrible.

- Wharton : Ellen se sent étrangère à New-York et cela est difficile à vivre : « l'attrait de la nouveauté passé, elle s'était reconnue, disait-elle, trop "autre". » (p. 233) → aspiration légitime de l'individu isolé, même s'il aime sa liberté, à s'inscrire dans une communauté, car l'isolement peut apparaître comme une aliénation. Cf. Ellen : « Je veux rompre tout à fait avec ma vie passée ; devenir comme tout le monde ici. » (p.122) ; « Si vous saviez combien j'ai horreur d'être différente ! » (p. 23)

2. La faiblesse morale de l'individu isolé

Plus encore, l'individu qui vit en dehors du « monde » – que cet isolement soit volontaire ou non – est parfois incapable du moindre progrès moral, car il est entravé par sa solitude, enfermé tristement en lui-même. Il peut alors s'abandonner à des passions néfastes.

- Spinoza : L'individu isolé, comme il l'est le plus souvent dans l'état de nature, vit presque constamment dans la crainte, esclave de ses passions, loin de la moindre possibilité de progrès moral. Cf. « [P]our vivre dans la sécurité et le mieux possible les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps et ont fait par-là que le droit que chacun avait de nature sur toutes choses appartint à la collectivité et fût déterminé non plus par la force et l'appétit de l'individu mais par la puissance et la volonté de tous ensemble. » (Chap. XVI, p. 70)

- Eschyle : Condamnation morale de l'hybris de celui qui, en proie à des passions funestes, s'affranchit des règles communes pour agir à sa guise. Cf. malédiction des Labdacides : condamnation morale de ceux qui transgressent les interdits : « Laïos succombe à un doux égarement, et il engendre sa propre mort, Œdipe le parricide, qui a osé ensemer le sillon où il s'était formé et y planter une souche sanglante : un délire unissait les époux en folie. » (Le Chœur, p. 166)

- Wharton : C'est parce qu'il n'est pas parti avec Ellen et qu'il est resté fidèle à May et à sa communauté familiale et sociale, qu'Archer est comme coupé intérieurement des autres et semble dépérir moralement. C'est davantage ici le fait de n'avoir pas su rompre mais d'en avoir eu le désir profond qui fait d'Archer un personnage qui est passé à côté de sa vie, qui a en quelque sorte échoué.

3. L'intelligence collective

Par ailleurs, contrairement à ce qu'affirme Baudelaire, la multitude n'est pas toujours conformiste et incapable de penser. Mépriser la collectivité en lui déniait toute pensée véritable, c'est ignorer l'intelligence collective et les progrès moraux qu'elle peut engendrer.

- Spinoza : Réflexion sur l'organisation idéale de l'État → supériorité de la démocratie : « Dans un état démocratique (c'est celui qui rejoint le mieux l'état de nature) nous avons montré que tous conviennent d'agir par un commun décret, mais non de juger et de raisonner en commun [...]. » (Chap. XX, p. 203) → c'est par le groupe, les échanges – intellectuels et marchands – entre des gens divers que les arts et les sciences progressent et que la société est prospère et rend ses membres heureux. Cf. éloge de la libéralité d'Amsterdam, « République où une entière liberté de juger et d'honorer Dieu selon sa complexion propre est donnée à chacun et où tous tiennent la liberté pour le plus cher et le plus doux des biens. » (Préface, p. 48)

- Eschyle : De même, sagesse du roi Pelagos qui demande l'accord de son peuple avant d'accorder l'asile aux Danaïdes : « Pour moi, je ne saurais te faire de promesse, avant d'avoir communiqué les faits à tous les Argiens » (p. 64) → supériorité de la décision collective.

- Wharton : la communauté fermée du roman n'est pas forcément à rejeter : il y a une force et un charme de cette communauté new-yorkaise décrite par Wharton, certes de façon critique, mais dont elle a la nostalgie et qui peut apparaître aussi comme un âge d'or, enchanté, un « temps de l'innocence ». Cf. communauté appréciée malgré ses ridicules car relativement unie et heureuse : « Si Archer chérissait son vieux New York, c'est qu'il était sensible à toutes ses nuances, même quand il en souriait avec quelque ironie » (p. 78).

Transition : On ne peut donc pas oublier la force émancipatrice du groupe ni le fait que l'individu ne peut pas être à lui seul le siège de toute pensée et tout progrès moral. Il s'agit alors de ne pas opposer individu et communauté mais de percevoir que l'un et l'autre se nourrissent mutuellement et de renforcer ce cercle vertueux de l'enrichissement réciproque.

III. Remise en cause de la contradiction entre individu et communauté [= dépassement]

1. Les progrès réciproques de l'individu et de la communauté

En effet, l'individu progresse d'autant plus que la société progresse elle aussi, et réciproquement.

- Spinoza : La démocratie idéale = société prospère + individus libres (cf. Amsterdam) → l'individu libre bénéficie à tous, enrichit la société qui elle-même permet à chacun de s'épanouir, dans une dynamique vertueuse : la liberté de penser et de communiquer ses pensées conforte la puissance de l'État qui protège davantage en retour les libertés individuelles. Cf. conclusion du *TTP* : « nous avons montré enfin que non seulement cette liberté [de dire ce que l'on pense] peut être accordée sans que la paix de l'État, la piété et le droit du souverain soient menacés, mais que, pour leur conservation, elle doit l'être. » (p. 205-206)

- Wharton : La figure de l'artiste, contrairement à ce que dit Baudelaire, pourrait incarner cet équilibre car il s'affirme en tant qu'individu dans la société elle-même → regret que dans le petit monde new-yorkais, ils ne soient pas suffisamment intégrés : « Au-delà de la glissante pyramide qui composait le monde de Mrs. Archer, s'étendait la région hétéroclite où vivaient des artistes, des musiciens et des “gens qui écrivent”. Ces échantillons épars de l'humanité n'avaient jamais essayé de s'amalgamer avec la société. En dépit de leur originalité, on les disait pour la plupart dignes d'estime ; mais ils préféraient rester entre eux. » (p. 116) NB : ne pas oublier que Wharton est une écrivaine elle aussi.

- Eschyle : L'équilibre entre l'intérêt de la communauté et celui de l'individu ne se pense pas au temps d'Eschyle comme dans le monde moderne qui reconnaît pleinement le droit des individus. Mais quand Étéocle s'adresse aux dieux, il essaye lui aussi de satisfaire les intérêts de tous, celui des dieux bien sûr, celui de son peuple et donc la sien propre, puisqu'il tient « le gouvernail de la cité » (p. 143) : « Soyez notre secours. Je parle dans votre intérêt autant que dans le mien, je crois : une ville prospère, seule, honore ses dieux. » (p. 145)

2. Comment éviter l'asservissement de l'individu par la communauté ?

Pour que ces progrès réciproques soient possibles, il faut contenir la violence que la communauté exerce souvent contre l'individu qui affirme sa différence et veut penser par lui-même.

- Spinoza : Souvent, dans l'histoire, les communautés cherchent à étouffer les voix discordantes, notamment quand les prêtres ont le pouvoir : « Nous voyons par là très clairement [...] combien il est pernicieux, tant pour la Religion que pour l'État, d'accorder aux ministres du culte le droit de décréter quoi que ce soit ou de traiter les affaires de l'État » (Chap. XX, p. 153) Cf. chute de l'État des Hébreux. D'où la nécessité de la tolérance et de la liberté d'expression institutionnalisée.

- Wharton : Violence de la communauté du « vieux New-York » envers les individus qui se singularisent. Cf. Mise au ban d'Ellen Olenska. Mais la société semble plus ouverte à la fin du roman : liberté plus grande des enfants d'Archer et May, le monde a changé et s'est ouvert à d'autres mœurs, moins conformistes.

- Eschyle : Risque que la vertu individuelle soit écrasée par le grand nombre. Cf. « Qu'un homme pieux s'embarque avec des marins ardents à achever un crime, et il périt avec leur engeance maudite. Qu'un

juste s'associe à des citoyens inhospitalier, oublieux du Ciel, et le voilà fatalement pris au même filet ! » (Étéocle, p. 161)

3. Comment éviter la menace que l'individu fait peser sur la communauté ?

Réciproquement, il faut aussi contenir les individus dont les tendances tyranniques peuvent menacer la cohésion du groupe et donc la paix civile et empêcher ainsi le cercle vertueux des progrès mutuels.

- Spinoza : Limites à la liberté d'expression → reconnaissance de la souveraineté et de la force des lois. Cf. Conclusion du *TTP* : « cette liberté peut être reconnue à l'individu sans danger pour le droit et l'autorité du souverain et que l'individu peut la conserver sans danger pour ce droit, s'il n'en tire point licence de changer quoi que ce soit aux droits reconnus dans l'État ou de rien entreprendre contre les lois établies. » (Chap. XX, p. 205) Cf. mise en application de cette soumission volontaire à l'autorité de l'État en toute fin du *TTP* : « Je sais que je suis homme et que j'ai pu me tromper ; du moins ai-je mis tous mes soins à ne me pas tromper et, avant tout, à ne rien écrire qui ne s'accorde entièrement avec les lois du pays, la liberté et les bonnes mœurs. » (Chap. XX, p. 208)

- Eschyle : Il faut contrôler, par les lois de la cité et l'unité du peuple, l'hybris d'un seul qui peut nuire à la communauté tout entière, à l'image de la fureur guerrière de Polynice. Cf. « Même mort, il gardera sa souillure à l'égard des dieux de nos pères, ces dieux qu'il a outragés en lançant une armée étrangère à la conquête de sa ville. » (Le Héraut, p. 174) → interdiction de l'ensevelir comme protection morale contre l'hybris.

- Wharton : Il faut conserver une certaine convention sociale : difficile équilibre entre la tradition et la nécessaire évolution, à l'image du rapport de Wharton à ce monde de la haute-bourgeoisie, entre tendresse et satire → c'est l'ambivalence de Wharton elle-même, entre May et Ellen.